

leure compréhension de la civilisation et de la mentalité médiévales. Dans cette perspective, il me semble que AM ne devrait pas se laisser diriger («tenir compte de» et «prendre en considération») par ses connaissances préconçues concernant la société médiévale. C'est au contraire une analyse des manifestations d'abord textuelles qui pourra nous apporter des connaissances nouvelles d'ordre extra-linguistique. A cette fin, ce sont surtout les aperçus des principales associations qui sont prometteurs ainsi qu'un travail ultérieur sur la diérèse que j'aimerais bien voir entreprendre par Anders Melkersson lui-même.

Jonna Kjør

Université de Copenhague

### Littérature française

**Dieter Müller: *Discours réaliste et discours satirique. L'écriture dans les romans politiques de Marcel Aymé*. Thèse. Champion-Slatkine, Paris-Genève 1993.**

Le livre de Dieter Müller ne risque pas un instant de faire oublier au lecteur qu'il s'agit d'un travail universitaire. Il porte toutes les marques d'un gros mémoire d'étudiant: avec beaucoup de méthode mais aussi de lourdeur, l'auteur analyse la composition, le style et les personnages dans les trois romans d'Aymé qui décrivent la société française pendant les années passées à l'ombre de la Seconde Guerre mondiale, à savoir *Travelingue*, *Le chemin des écoliers* et *Uranus*.

Les analyses des personnages n'apportent pas grand-chose de nouveau aux lecteurs un peu familiarisés avec l'univers de Marcel Aymé. Surtout dans le premier chapitre, traitant de *Travelingue*, les commentaires de Dieter Müller choquent plus d'une fois par leur banalité. Prenons à titre d'exemple la page 129, où il cite un long passage, dans lequel Chauvieux menace sa maîtresse Elisabeth de rompre. Le passage se termine ainsi: *Elisabeth se mit à pleurer*. Commentaire: «La réaction d'Elisabeth met en évidence qu'une telle perspective d'avenir la désole».

Il y a toutefois une étude intéressante du personnage du mystérieux coiffeur qui clôt l'aventure de *Travelingue*, et les pages consacrées aux images et aux métaphores du *Chemin des écoliers* me semblent d'un réel intérêt. Dieter Müller dégage dans ce roman des liens assez subtils entre les événements racontés et l'écriture de Marcel Aymé.

Ebbe Spang-Hanssen

Université de Copenhague

**Gérard de Nerval: *Œuvres complètes*, t. I-III. Edition publiée sous la direction de Jean Guillaume et de Claude Pichois, avec la collaboration de Christine Bomboir, Jacques Bony, Michel Brix, Jean Céard, Lieven D'hulst, Max Milner, Vincenette Pichois, Jean-Luc Steinmetz et Jean Ziegler. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris. T. I, 2073 p., 1989; t. II, 1851 p., 1984; t. III, 1692 p., 1993.**

Cette édition représente un événement dans l'histoire des recherches nervaliennes. Les textes qu'il fallait, jusqu'à présent, chercher dans l'ancienne édition de la Pléiade, édition incomplète et peu satisfaisante, dans les *Œuvres complémentaires* éditées par

Jean Richer, dans des éditions spéciales comme celle de *Pandora* par Jean Guillaume (1968, 1972 2<sup>e</sup> tirage), ou encore dans des reproductions photographiques, sont enfin rassemblés... mais pas tous. En effet, le premier principe qui a guidé les éditeurs, c'est de publier «tout Nerval, seulement Nerval», c'est-à-dire «tous les textes que Nerval a explicitement ou implicitement reconnus comme siens» (t. I, p. XIV), à l'exclusion donc de textes comme *L'Imagier de Harlem*, *Piquillo*, ou *Les Monténégrins*, écrits en collaboration. En revanche, *Léo Burckart*, écrit d'abord avec Dumas, est reproduit dans la version établie par le seul Nerval (cf. t. III, p. 1018) et intégrée par lui à *Lorely*. Les adaptations du *Faust* de Goethe et les traductions des poésies de Heine, suivant ce même principe, n'ont pu trouver place dans cette nouvelle édition, ce qu'on peut regretter, car ce sont des œuvres, sinon originales, du moins très marquées par l'écriture nervalienne et pouvant, de ce fait, donner lieu à des études sur la langue de l'écrivain ou sur «des procédés de traduction», comme l'admettent les éditeurs (t. I, p. XIX).

Autre principe essentiel, et qui fait que cette édition sera particulièrement appréciée par les nervaliens: la reproduction intégrale des textes que Nerval a repris ou refaits. On sait combien il peut être difficile de s'y retrouver, dans les *remakes* de cet écrivain. Aussi les éditeurs ont-ils tranché en incluant, par exemple, à leur place chronologique, et intégralement, *Le Roman tragique* et sa reprise dans «A Alexandre Dumas», «Les Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle» et le remaniement de ce texte dans *La Bohême galante*, toutes les réapparitions des «Vieilles Ballades françaises», et enfin toute *La Bohême galante* à côté des *Petits châteaux de Bohême*.

Troisième principe important: imprimer les textes dans l'ordre chronologique de leur publication ou, pour ceux qui ont paru après la mort de Nerval, dans celui de leur composition. C'est un excellent principe, s'agissant d'une œuvre qui ne se prête pas facilement à une publication par genres, et, d'ailleurs, un principe auquel invite une œuvre où le Temps joue le rôle déterminant qu'on sait, l'auteur s'y mouvant comme dans un espace fictif privilégié tout en reprenant et en remodelant d'anciens textes comme autant de souvenirs.

Les textes sont introduits par des notices savantes, et accompagnés de notes et d'un relevé des variantes. Signalons, à l'intention de ceux qui écrivent l'histoire littéraire de l'époque de Nerval, les éclaircissements de la correspondance de l'auteur et de ses très nombreux articles de journaux. L'édition donne toute sa place et son importance à ce dernier volet important de l'œuvre de Nerval, chaque volume se terminant par les lettres de la période couverte (respectivement 1826-1850, 1850-1852, 1852-1855), et les deux premiers volumes regroupant la masse considérable des articles.

Aux notices et à l'appareil critique ajoutons les trois introductions, écrites par les éditeurs. Jean Guillaume, dans l'introduction au t. I, aborde la vie de Nerval, comme il se doit dans une édition qui se veut chronologique et qui colle, par cela même, à l'existence de l'auteur. Spécialiste de longue date en ce domaine, Jean Guillaume sait tenir la balance égale entre la vie et l'œuvre, et par exemple réduire l'importance de Jenny Colon à l'avantage de Marie Pleyel et encore plus – cela se confirme dans sa présentation d'*Aurélia* (t. III, p. 1326ss) – à celui de Mme Houssaye. Il est juste de revenir ainsi sur l'influence de ces figures féminines, et les remarques de Jean Guillaume touchent, en fait, au problème de l'élément autobiographique dans l'œuvre nervalienne. Dans sa notice sur *Sylvie*, Jacques Bony, lui, rejette définitivement l'hy-

pothèse selon laquelle le personnage d'Adrienne aurait été inspiré par Sophie Dawes, et conclut, en ce qui concerne Aurélie elle-même, que loin de s'identifier à Jenny, elle n'est que «l'incarnation fugitive» de l'Actrice idéale (t. III, p. 1213-1214). Enfin Michel Brix, dans une notice générale bien documentée et pleine de justesse introduisant *Les Filles du feu*, va dans le même sens par cette belle remarque: «Face à l'ensemble foisonnant des personnages nervaliens, tous porteurs d'une part – mais laquelle? – de la vérité de l'auteur, la critique ne recueille, dans *Les Filles du feu*, que les éléments d'une autobiographie éclatée, où se mêlent inextricablement réalité et fiction» (t. III, p. 1175).

On sait que c'est dans ce mélange que se réalise la quête nervalienne; on sait aussi le rôle de sa vie passée et de ses anciens textes dans cette quête. Sur ce point, le t. III tient en réserve une surprise des plus importantes, deux lettres de Nerval datées de 1841, découvertes au moment où le tome était déjà sous presse, et dont la seconde (p. 1486-1490) suit immédiatement la première maladie de l'auteur. On se rappelle que Nerval, dans une lettre à Mme Dumas du mois de novembre 1841, avoue avoir été en proie à une «affection» de «Théomanie» ou de «Démonomanie». Mais il n'en dit pas plus. Or, dans cette seconde lettre – accompagnée de deux sections du «Christ aux Oliviers», du sonnet «Antéros», et du sonnet intitulé «à Mad<sup>e</sup> Sand» dans le manuscrit Dumesnil de Gramont – Nerval dit: «J'avais été fou, cela est certain (...)», ajoutant toutefois qu'il s'agissait d'une sorte de «transfiguration de [s]es pensées habituelles». La découverte de cette lettre est donc doublement intéressante: elle nous révèle un Nerval parlant ouvertement de sa maladie, et permet de dater définitivement les six sonnets du manuscrit Dumesnil de Gramont et le sonnet «Antéros»... que J.-L. Steinmetz, dans son introduction aux *Chimères* (t. III, p. 1271), avait déjà, rien qu'à considérer le contenu, rattaché aux autres sonnets de l'année 1841!

Que reste-t-il, finalement, comme écrits véritablement autobiographiques? Il faut sans doute chercher du côté des récits de voyage, ainsi que le suggère Lieven D'hulst dans sa notice sur *Lorely* (t. III, p. 935), notice qui contient d'excellentes précisions sur le récit de voyage en tant que tel. Jointes aux réflexions de Claude Pichois sur le *Voyage en Orient* (t. II, p. 1369-1387), *Les Nuits d'octobre* (t. III, p. 1092-1096), et les *Promenades et souvenirs* (ibid., p. 1309-1310), ces précisions nous guident vers le champ des souvenirs, espace formé de couches historiques (et 'auto-historiques') où le 'je' dérouter de sa voie actuelle doit chercher un autre chemin, plus vrai celui-là. Le *Carnet du Caire* annoté par Claude Pichois à la suite de Pierre Martino, parle aussi de ce retour, dans une note comme «Souvenir d'y avoir vécu», et dans le lien entrevu entre «Italie – Allemagne – Flandre – Vaisseau d'Orient», pays qui constituent toute la géographie de la quête nervalienne. Puisque l'Orient est la région où culmine cette quête, transposée dans l'*Histoire de la Reine du matin et de Soliman, prince des Génies*, et que l'Orient, Balkis et Salomon sont si présents dans *La Fée aux miettes* de Nodier, c'est sans aucun doute celui-ci qui est désigné par l'abréviation «Nod.» (*Carnet*, p. 853). Ce prédécesseur de Nerval est également cité dans un article de 1839 (t. I, p. 475); nous pouvons préciser, à ce propos, que la référence est *La Neuvaine de la Chandeleur*, conte publié en 1838 dans *La Revue de Paris*.

En somme, voici Nerval enfin rendu à lui-même, c'est-à-dire à ses textes et à son écriture. Il n'aura pas fallu, pour présenter cette œuvre au lecteur moderne, des interprétations ou des réductions du fait littéraire à tel modèle ou à telle explication; par exemple, Jean Guillaume et J.-L. Steinmetz évitent délibérément, dans leurs

notices sur les *Chimères*, de rouvrir le débat des interprétations, se contentant de retracer la genèse de ce recueil de sonnets et de réfléchir sur «la plus littérale lecture» des textes – ce qui est déjà beaucoup dans le cas de Nerval! La présentation extrêmement fine de toutes les œuvres de Nerval dont nous disposons désormais est là pour étayer cette littérature, et il faut savoir gré à ceux qui ont présidé à cette publication, et à ceux qui les ont secondés dans ce travail long et dur, comme on peut le deviner, mais nécessaire.

Hans Peter Lund  
Université de Copenhague

**Sven Storelv: *Péguy/Bernanos. Choix d'articles réunis à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'auteur le 23 janvier 1993*, rédigé par Reidar Veland. Solum Forlag A/S, 1993. 185 p.**

Ce recueil, présentant les principaux travaux de Sven Storelv sur les œuvres de Péguy et de Bernanos, vient retracer dans ses grandes lignes une recherche littéraire et culturelle qui s'étale sur une trentaine d'années. Certes, la recherche de Storelv comprend bien d'autres sujets, ainsi qu'en témoigne la bibliographie introduisant le recueil, mais les douze essais sélectionnés ici, parus originellement entre 1963 et 1990, incarnent sans nul doute son domaine de prédilection.

Voici donc douze études qui, traitant aussi bien des écrits philosophiques et polémiques que des œuvres romanesques et poétiques des deux écrivains, parviennent à éclairer la pensée de l'un par celle de l'autre, en les situant dans de nouvelles perspectives comparatives et synthétisantes. Il ressort nettement de l'ensemble que Péguy et Bernanos partagent bien des points de vue, malgré une divergence marquée quant au fondement de leur vision chrétienne. Il est frappant que les réflexions de ces deux auteurs chrétiens sur l'histoire, sur le nationalisme vs le patriotisme, et sur le progressisme optimiste, se présentent comme des contributions pertinentes au débat actuel sur la réalité européenne chaotique – pertinence soulignée aussi par Alain Finkielkraut, d'ailleurs, dans son livre *Le Mécontemporain*, sur Péguy.

*L'expression poétique* de la réalité chrétienne dans les œuvres péguyste et bernanosienne mérite un intérêt particulier, et les recherches de Storelv dans ce domaine sont fort intéressantes. Il se penche dans plusieurs articles sur le symbolisme religieux des œuvres. En général, son procédé analytique consiste à isoler et à examiner sous toutes ses faces un des multiples aspects de la symbolique religieuse, pour montrer ensuite ses liens avec d'autres aspects, afin d'arriver à démontrer la signification symbolique dans sa totalité. Un point cardinal pour Storelv est de démontrer que leur symbolisme religieux est essentiellement *métonymique*, et non pas métaphorique. *Incarnation et symbolisme religieux chez Péguy* est consacré à l'exploration de cet aspect, traité aussi dans *Maladies et images du corps*, sur la symbolique bernanosienne. Storelv démontre à quel point leur message chrétien influe sur la nature et la fonction de leur langage poétique: un but essentiel étant d'exprimer *l'incarnation* du sacré dans le monde réel, le langage figuratif doit s'ancrer solidement dans la réalité concrète tout en donnant un transfert de sens symbolique. D'où la prédilection chez les deux auteurs pour la métonymie et la synecdoque, et la méfiance prononcée de Péguy à l'égard de la métaphore. Péguy considère la métaphore comme un procédé de désincarnation, parce qu'elle substitue un sens transposé au sens littéral, produisant ainsi